Document généré le 25 avr. 2024 01:10

Horizons philosophiques

La communication entre Sperber et Bateson : de l'environnement cognitif à l'écologie de l'esprit

Mark R. Anspach

Volume 2, numéro 2, printemps 1992

Philosophie et sciences : du concept au réel

URI : https://id.erudit.org/iderudit/800900ar
DOI : https://doi.org/10.7202/800900ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)
1920-2954 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Anspach, M. R. (1992). La communication entre Sperber et Bateson : de l'environnement cognitif à l'écologie de l'esprit. *Horizons philosophiques*, *2*(2), 155–166. https://doi.org/10.7202/800900ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La communication entre Sperber et Bateson : de l'environnement cognitif à l'écologie de l'esprit

Les sciences nouvelles se construisent sur des métaphores empruntées aux consœurs mieux établies. «Échange d'informations» : voilà la métaphore commode, à cheval entre les sciences économiques et cognitives, que l'on trouve au cœur des diverses théories de la communication qui ont marqué les sciences humaines en France depuis le structuralisme de Lévi-Strauss. On sait que ce dernier interprétait comme des formes codées de communication, analogues à des échanges de messages, tous les échanges de prestations entre groupes sociaux. Mais, comme le montrera Dan Sperber, Lévi-Strauss a mal appliqué le concept informatique de «code» emprunté à la cybernétique. Quant à l'espoir qu'il a mis dans la vieille linguistique structurale, il paraît rétrospectivement relever de ce que Thomas Pavel nomme le «mirage linguistique» : si le «tournant linguistique» a bien été «un des événements intellectuels les

1. L'auteur voudrait reconnaître le soutien financier que la Direction des Recherches, Études et Techniques apporte à ses recherches sur les modèles de l'échange appliqués aux mécanismes interindividuels dans la communication.

2. Voir *Le Structuralisme en anthropologie*, Paris, Seuil, 1973, p. 71-72.

plus importants de notre siècle, constate Pavel, tout semble dire qu'il faut réfléchir désormais au tournant suivant[3]».

Or, bon nombre d'auteurs voient déjà un nouveau tournant s'esquisser sous l'impulsion des sciences cognitives. «Aujourd'hui, observe François Récanati, un nouveau redéploiement interdisciplinaire a lieu autour d'une nouvelle problématique : celle non plus du langage mais de l'esprit, de l'intellect. Après le tournant linguistique, le *tournant cognitif*[4]». En effet, on assiste actuellement en France à un engouement certain pour les nouvelles sciences de la cognition, accompagné, de façon plus modeste, par la découverte progressive de la philosophie «analytique» anglo-saxonne[5] dont le courant cognitiviste se nourrit. Ces deux tendances témoignent à leur manière d'une troisième : l'extension à l'ensemble des sciences humaines du paradigme de la rationalité qui est à la base de la théorie économique formelle. Emblématique de la convergence de ces trois tendances est l'ouvrage récent de Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence. Communication et cognition*, qui reprend un problème issu de la philosophie analytique — celui du «*common knowledge*» ou savoir commun censé être nécessaire à la communication — en y proposant une solution «cognitive», certes, mais formulée en termes explicitement économiques : les pensées des interlocuteurs s'ajustent grâce à un processus commun d'*optimisation* de la pertinence[6]. Au lieu de comprendre l'échange économique comme une forme de communication, cette approche conçoit la communication sur le modèle économique.

3. *Le Mirage linguistique. Essai sur la modernisation intellectuelle*, Paris, Minuit, 1988, p. 10.

4. «Du "tournant linguistique" au "tournant cognitif" : l'exemple de la pragmatique», *Préfaces*, n° 10 (novembre-décembre 1988), p. 80-83.

5. Sur la philosophie analytique en France, voir Pascal Engel, «French and american philosophical dispositions», *Stanford French Review*, vol. 15, nos 1-2 (1991), p. 165-181.

6. Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence. Communication et cognition*, trad. A. Gerschenfeld et D. Sperber, Paris, Minuit, 1989.

En réalité, malgré leurs divergences, structuralisme et cognitivisme partagent une conception du fonctionnement de l'esprit qui plonge ses racines dans l'Intelligence Artificielle de la première cybernétique[7]. Mais dans l'Intelligence Artificielle d'aujourd'hui, c'est l'auto-organisation — enfant bâtard méconnu de la cybernétique — qui fait un retour éclatant sous la bannière du «néoconnexionnisme». En fait, la tentative de forger une théorie de la communication qui s'appuie sur les sciences cognitives et économiques intervient paradoxalement au moment précis où des tendances strictement inverses s'esquissent au sein même de chacun de ces deux ensembles de disciplines. La révolution connexionniste repense la cognition comme un phénomène qui émerge de la communication dans des réseaux neuronaux[8]. En même temps, la nouvelle «économie des conventions» analyse comment des phénomènes marchands tels que les comportements boursiers émergent de la communication entre agents[9]. Ainsi, les théories cognitives et économiques prétendent fonder la communication, mais on retrouve la communication aux fondements de ces théories...

Il s'agit là d'un bel exemple de «hiérarchie enchevêtrée», figure propre au courant auto-organisationnel qui prétend, lui aussi, modéliser la communication. L'approche systémique développée par Gregory Bateson, si elle conserve souvent le vocabulaire de «l'échange d'informations», suggère néanmoins comment une théorie de la communication pourrait dépasser le modèle de l'échange binaire. Ce que les modèles économiques et informatiques

7. Jean-Pierre Dupuy, «L'homme machine et les adorateurs du signifiant. Cybernétique et sciences de l'homme», *Le Débat*, n° 49 (mars-avril 1988), p. 164-184.

8. Francisco Varela, *Connaître. Les Sciences cognitives, tendances et perspectives*, Paris, Seuil, 1988.

9. Voir le numéro spécial de la *Revue Économique*, «L'Économie des conventions», vol. 40, n° 2 (mars 1989).

conduisent à manquer dans la communication, c'est, selon la formulation de Jean-Michel Besnier, «ce moment d'auto-engendrement où un échange n'en est plus tout à fait un, où on ne parle plus tout à fait pour dire quelque chose mais seulement pour maintenir un contact, pour différer le moment de la solitude, l'échéance du silence[10]». Dans *Vers une écologie de l'esprit*, Bateson affirme que les partenaires dans une conversation peuvent faire plus «que d'échanger des informations. Ils peuvent découvrir quelque chose que ni l'un ni l'autre ne connaissait auparavant[11]». Autant dire que quelque chose émerge de l'interaction des interlocuteurs qui est transcendant par rapport à eux. On ne l'aurait pas trouvé en cherchant dans leurs cerveaux au départ.

Tout au début de *La Pertinence*, Sperber et Wilson semblent laisser entendre que, au contraire, tout ce qui est à communiquer est déjà localisé dans les cerveaux des interlocuteurs. Ces derniers sont assimilés selon la métaphore cybernétique à «deux dispositifs de traitement de l'information», mais ils sont reconnus souffrir d'une sorte de défaut technique en comparaison avec les ordinateurs, défaut qui rend nécessaire le recours à la communication :

> Supposez qu'il soit physiquement possible de transporter des pensées d'un cerveau à un autre, comme on transporte données et programmes d'un ordinateur à un autre en les stockant sur un disque magnétique. Alors, la communication ne serait pas nécessaire [...]. Hélas, les pensées ne se transportent pas, et rien ne peut remplacer la communication humaine[12].

Heureusement, Sperber et Wilson ne demeurent pas cantonnés dans le cadre d'une analyse de l'esprit individuel. La communication ne consiste pas en réalité pour eux à

10. *Pour une communication sans concept*, Rapport nº 9101A, CREA (janvier 1991), p. 30.

11. Vol. 1, trad. F. Drosso, L. Lot et E. Simion, Paris, Seuil, 1977.

12. *La Pertinence...*, p. 11.

transmettre des pensées de cerveau à cerveau : le communicateur vise, disent-ils, à modifier «non pas les pensées, mais l'environnement cognitif du destinataire[13]». L'introduction du concept d'environnement cognitif répond, nous le verrons, à l'impossibilité de réduire la communication à un échange entre deux éléments. On peut dire de la communication ce que l'anthropologue Lucien Scubla dit de tout échange : il n'y a «jamais deux sans trois[14]».

Cette formule s'applique avant même qu'un seul mot ne soit dit. Il a beau n'y avoir que deux personnes en présence, un tiers intervient : le silence. «C'est la présence qui fait le silence d'une chambre», observe Henry David Thoreau[15]. La première chose que fait la communication verbale, ce n'est pas de satisfaire au besoin de transmettre une information particulière d'un esprit à l'autre, mais plutôt de briser le silence. S'il y a un danger dans la théorie de la pertinence, c'est qu'elle risque de faire oublier ce fait, non seulement à cause de la métaphore cybernétique mais également à cause de la métaphore économique. «À un niveau très général suggèrent Sperber et Wilson, on pourrait comparer le concept de pertinence avec des concepts comme ceux de productivité ou de rendement, concepts qui s'analysent en termes de coûts et de bénéfices[16].» Mais le malaise que comporte le silence est difficilement analysable en ces termes. Considérons avec nos auteurs le cas d'un

> groupe d'amis attablés au café, après le travail, en train de bavarder agréablement. Dans ces circonstances, un peu de pertinence suffit : personne ne sera disposé à fournir un trop

13. *Ibid.*, p. 93.

14. «Jamais deux sans trois? (Réflexions sur les structures élémentaires de la réciprocité)», *Cahier du CREA*, nº 6 (1985), p. 7-101.

15. *Journal*, extraits choisis et traduits par R. Michaud et S. David, Paris, Les Presses d'Aujourd'hui, 1981, p. 33.

16. *La Pertinence...*, p. 189.

grand effort de traitement et personne ne s'attendra à des effets contextuels importants[17].

On voit mal ici ce qui incite ces amis à fournir un quelconque effort, aussi minime soit-il, sans l'espoir d'un rendement significatif. S'ils sont fatigués après le travail, ils devraient être contents de reposer leurs esprits : pourquoi produire un peu de pertinence plutôt que rien?

Et pourtant, même avec «des gens que nous connaissons peu, observe Gregory Bateson, nous "tenons conversation" plutôt que d'accepter le message qui serait implicite dans le silence — le message : "Nous ne communiquons pas"». S'il est vrai que ce message «provoquerait de l'angoisse», c'est, conjecture Bateson, non seulement «parce qu'il implique un rejet», mais peut-être aussi parce qu'il «explose de lui-même en paradoxe : si deux personnes échangent un tel message, sont-elles en train de communiquer[18]»? L'échange d'un message verbal permet de sortir de ce cercle vicieux; les mots médiatisent la relation intersubjective grâce à leur extériorité relative aux partenaires. On peut donc voir dans l'extériorité des mots ce que Lucien Scubla voit dans l'extériorité des symboles en général : «Ce qui permet aux hommes d'échapper à la fascination que les consciences exercent les unes sur les autres...[19]»

De même, l'extériorité de «l'environnement cognitif» permet, comme nous allons voir maintenant, d'échapper aux paradoxes de la conscience mutuelle qui s'instaure entre deux personnes en communication. Avec leur idée d'environnement cognitif mutuel, Sperber et Wilson finissent par rejoindre à leur manière le point de vue que Gregory Bateson exprime en parlant d'une «entité plus

17. *Ibid.*, p. 241-242.

18. «Communication et conventions», chap. 8, Gregory Bateson et Jurgen Ruesch, *Communication et société*, trad. G. Dupuis, Paris, Seuil, 1988, p. 242.

19. «"Manifestation mutuelle", lien social et identité culturelle», *Cahier du CREA*, nº 10 (1986) p. 101.

grande» qui se constitue à partir de la conscience mutuelle et en vient à guider les individus en interaction :

> Si je sais que l'autre personne me perçoit et si elle sait que je la perçois, cette conscience mutuelle devient une partie déterminante de toute notre action et de l'interaction. Au moment où s'établit une telle prise de conscience, l'autre et moi constituons un "groupe déterminant" et les caractéristiques de processus progressif dans cette entité plus grande contrôlent dans une certaine mesure les deux individus[20].

Je sais que l'autre personne me perçoit. Elle sait que je la perçois. Elle sait même que je sais qu'elle sait que je la perçois. Mais est-ce qu'elle sait que je sais qu'elle sait que je sais qu'elle sait que je la perçois...?

Les tenants de l'universalité du modèle cybernétique de codage et de décodage se sont heurtés à des questions de ce genre quand ils se sont efforcés de concevoir un code qui tiendrait compte du contexte de la communication. Obligés de reconnaître l'importance de l'inférence dans la communication verbale, ils ont voulu l'expliquer comme une simple extension du décodage. On sait que l'inférence part de l'ensemble des prémisses qui constituent le contexte pour aboutir logiquement à un ensemble de conclusions. Or, les interlocuteurs ne seront assurés d'arriver aux mêmes conclusions que s'ils suivent les mêmes raisonnements à partir des mêmes points de départ. Pour démontrer que la communication inférentielle peut se dérouler selon un code prédéterminé, il serait donc nécessaire, observent Sperber et Wilson, de «montrer comment les interlocuteurs parviennent à avoir non seulement une langue commune mais aussi des ensembles de prémisses communs, auxquels ils appliquent de manière analogue des règles d'inférence identiques[21]».

20. «Information et codage», chap. 7, Gregory Bateson et Jurgen Ruesch, *Communication et société*, p. 237.

21. *La Pertinence...*, p. 30.

Et ce n'est pas tout. Le fait que les interlocuteurs partagent certaines prémisses ne servira à rien s'ils n'en sont pas conscients. En outre, même si chacun sait que l'autre partage ses propres présupposés, il ne sera pas justifié de s'y référer s'il ne sait pas que l'autre *sait* qu'il les partage, et sait en plus qu'**il** sait que l'autre sait qu'il les partage, et ainsi de suite :

> [...] comment le locuteur et l'auditeur distingueront-ils les hypothèses qu'ils partagent de celles qu'ils ne partagent pas? Pour cela, ils doivent formuler des hypothèses de deuxième ordre sur les hypothèses de premièr ordre qu'ils partagent; mais ils devront alors s'assurer qu'ils partagent ces hypothèses de deuxième ordre, et pour cela il leur faut formuler des hypothèses de troisième ordre. [...] Le même problème se pose pour ces hypothèses de troisième ordre, lesquels requièrent donc des hypothèses de quatrième ordre, et ainsi de suite indéfiniment[22].

Bref, pour sauver l'universalité du modèle du code, il faudrait supposer l'existence de ce savoir autoréférentiel sur le savoir que les philosophes du langage appellent le «savoir commun» (*common knowledge*) ou «savoir mutuel». Ici Sperber et Wilson font l'objection que ce genre de connaissance infiniment récursive est infiniment peu probable, et qu'on ne saurait s'accommoder des à-peu-près : si l'on n'est pas sûr d'avoir le savoir mutuel, alors par définition, on ne l'a pas[23]. L'hypothèse du savoir mutuel s'écroule par manque de vraisemblance psychologique, n'étant qu'une «construction de philosophe sans équivalent dans la réalité[24]».

Au savoir mutuel Sperber et Wilson opposent leur propre concept de *manifesteté mutuelle*. La «manifesteté» n'est pas une propriété de la connnaissance mais des

22. *Ibid.*, p. 33.

23. *Ibid.*, p. 34-37.

24. *Ibid.*, p. 64.

objets de la connaissance. Un fait ou une supposition est manifeste à un individu si celui-ci est capable de se le représenter mentalement ou de l'accepter comme vrai. C'est l'ensemble des faits et des suppositions qui sont ainsi manifestes à un individu qui constitue alors son "environnement cognitif"[25]». Or, il est possible qu'un certain sous-ensemble soit manifeste pour plus d'une personne, c'est-à-dire que ces personnes aient en commun un même environnement cognitif. Si, de plus, il est manifeste dans cet environnement cognitif qui sont ceux qui le partagent, on le distingue comme un *environnement cognitif mutuel*, environnement dans lequel, donc, tous les supposés sont «mutuellement manifestes[26]».

La manifesteté mutuelle est plus vraisemblable que le savoir mutuel car, notent Sperber et Wilson, elle ne dit rien sur ce que les gens pensent, elle se borne à délimiter leur capacité potentielle de penser la même chose : «Dire que deux personnes partagent un environnement cognitif ne veut pas dire qu'elles font les mêmes hypothèses; cela veut seulement dire qu'elles sont capables de faire les mêmes hypothèses[27]». Mais, si on est prêt à renoncer à l'hypothèse d'un algorithme infaillible, on découvre, comme le montrent nos auteurs à travers maints exemples, que la communication n'a pas besoin du savoir mutuel pour fonctionner : «Le *détour* par le savoir mutuel est superflu; les environnements cognitifs mutuels fournissent toute l'information voulue pour la communication et la compréhension[28]».

Ce serait sans doute plus exact de dire que ce qu'ils démontrent est précisément la nécessité d'un «détour». L'erreur de l'extension abusive du modèle du code réside

25. *Ibid.*, p. 65.

26. *Ibid.*, p. 69-70.

27. *Ibid.*, p. 69.

28. *Ibid.*, p. 75. [C'est moi qui souligne.]

justement dans la tentative d'assimiler la communication à une transmission directe d'un cerveau à l'autre. Une telle transmission étant à l'évidence impossible, il n'est pas étonnant que cette perspective se perde dans les boucles sans sortie du «je sais que tu sais que je sais». Sperber et Wilson trouvent une échappatoire en détournant le débat de l'*esprit* de celui qui sait vers le *contexte* de ce qui est su — ou, plutôt, de ce qui *peut* l'être : pas besoin d'entrer dans les têtes pour établir le cadre du tête-à-tête. Au lieu de viser à modeler directement les pensées de l'autre, les interlocuteurs se contentent de transformer le contexte qu'ils partagent — et construisent — en commun. La communication «modifie l'environnement cognitif mutuel du destinataire et du communicateur[29]», elle ne s'accomplit donc que par l'intermédiaire de cette «entité plus grande» qui représente le niveau de la totalité et qui est transcendant par rapport à ceux mêmes qui la construisent.

Transcendant, l'environnement cognitif mutuel l'est parce qu'il contient — dans les deux sens du mot — l'infini. En effet, Sperber et Wilson ne prétendent pas éliminer la récursion sans fin, ils ne font que la neutraliser en la projetant sur l'environnement cognitif. Examinons l'exemple qu'ils donnent où Pierre et Marie entendent le téléphone sonner. Pour qu'il existe entre eux une supposition mutuelle de ce fait, il faudrait que la série suivante de propositions reste vraie jusqu'à l'infini :

> — Pierre et Marie font l'hypothèse que le téléphone sonne.
>
> — Pierre et Marie font l'hypothèse que Pierre et Marie font l'hypothèse que le téléphone sonne.
>
> — Pierre et Marie font l'hypothèse que Pierre et Marie font l'hypothèse que Pierre et Marie font l'hypothèse que le téléphone sonne. (...)

29. *Ibid.*, p. 98.

Il est clair que l'on arrive rapidement à un degré de complexité tel que Pierre et Marie ne vont pas réellement faire la supposition prévue. Comme la supposition *n + 1* ne sera pas vraie en l'absence de la supposition *n*, tout le reste de la série sera faux et la condition de mutualité ne sera pas remplie[30].

En revanche, si l'on pose l'existence d'un environnement cognitif mutuel dans lequel il est manifeste pour Pierre et pour Marie que le téléphone sonne, il devient légitime d'admettre la série de propositions suivante :

> — Il est manifeste pour Pierre et pour Marie que le téléphone sonne.
>
> — Il est manifeste pour Pierre et pour Marie qu'il est manifeste pour Pierre et pour Marie que le téléphone sonne.
>
> — Il est manifeste pour Pierre et pour Marie qu'il est manifeste pour Pierre et pour Marie qu'il est manifeste pour Pierre et pour Marie que le téléphone sonne. (...)

Rappelons qu'une personne n'a pas besoin de faire réellement une supposition pour que celle-ci soit manifeste pour elle. Bien que le degré de «manifesteté» descende avec la complexité croissante des suppositions, il ne s'approche de zéro qu'asymptotiquement, et il n'y a pas de point au-delà duquel les propositions de la deuxième série ne seront plus vraies[31]. On voit donc que, non moins que le savoir mutuel, la manifesteté mutuelle implique l'existence d'une récursion infinie, mais elle situe cette dernière ailleurs. Inaccessible à la cognition humaine, elle demeure présente dans l'environnement cognitif[32].

Tant qu'on limite le champ de la communication aux seuls locuteur et auditeur, on est condamné à aller et venir indéfiniment entre ces deux termes sans trouver un lieu à

30. *Ibid.*, p. 71.

31. *Ibid.*, p. 70.

32. *Ibid.*, p. 235-237.

partir duquel on peut saisir ce qui est à l'esprit des deux à la fois. Il n'y a pas de métasavoir du locuteur sur le savoir de l'auditeur qui ne soit pas lui-même l'objet de ce dernier savoir. Si Sperber et Wilson réussissent à rompre ce bouclage entre les deux termes, c'est parce qu'ils localisent un métaniveau une fois pour toutes dans un troisième terme, l'ensemble de ce qui est manifeste aux deux individus. Constituer l'environnement cognitif en troisième terme, le mettre en surplomb des autres, c'est la bonne solution du dilemme car, comme l'édicte la théorie des types logiques chère à Bateson, un ensemble est d'un ordre logique différent de celui de ses éléments. Et c'est ainsi que le concept d'environnement cognitif constitue un pas de plus vers une écologie de l'esprit.

Mark R. Anspach
Anthropologie/épistémologie
CREA, École Polytechnique